

Menaces de viols, passages à tabac, insultes racistes... quatre membres d'un régiment de parachutistes portent plainte contre leur hiérarchie et le ministère des Armées

Tom Demars-Granja

Quatre anciens membres du 8e régiment parachutiste d'infanterie de marine (RPIMa) de Castres portent plainte contre leurs supérieurs et le ministère des Armées, révèle « le Parisien ». Ils accusent leur hiérarchie d'avoir systématisé des « violences volontaires, du harcèlement moral, des menaces, la mise en danger de la vie d'autrui et des provocation au suicide ».

Clovis Tritto avait son plan en tête. Arrivé au sein 8e régiment parachutiste d'infanterie de marine (RPIMa) de Castres (Tarn) à 23 ans, le jeune militaire atteint un corps d'élite de l'armée française, dont les membres doivent se tenir prêts à être déployés en zone de guerre. Avec cette expérience, il espère poursuivre son ascension jusqu'à « intégrer les forces spéciales ou à devenir au minimum sous-officier ». Près de trois ans plus tard, la désillusion est aussi grande que son expérience a été violente.

« Aujourd'hui, je suis en arrêt pour dépression », lance-t-il au Parisien, qui révèle que Clovis Tritto et trois compagnons ont décidé de briser un tabou en portant plainte contre leurs supérieurs hiérarchiques et le ministère des Armées pour « violences volontaires, harcèlement moral, menaces, mise en danger de la vie d'autrui et provocation au suicide ».

« Tout était mis en oeuvre pour qu'il échoue dans la douleur »

Lucas - un ancien collègue de Clovis - confie au Parisien assumer sa plainte. « On sait qu'on va en baver », lance-t-il dénonçant « un harcèlement dans le seul but de faire souffrir et de vous pousser à bout, un système auquel il faut se conformer sous peine d'être broyé ». L'enquête, parue dans le numéro du vendredi 16 mai, fait état d'un harcèlement systémique au sein du régiment surnommé le Grand huit.

Clovis Tritto en a été l'une des principales victimes. Dès son arrivée, le jeune homme devient le souffre-douleur de sa hiérarchie. La vingtaine d'ex-camarades interrogés par le journal quotidien confirme la multiplication des exercices physiques intenable comme des tâches ingrates. Le soldat est aussi régulièrement privé de sommeil et de permissions. Les insultes et humiliations sont enfin légion. « Tout était mis en oeuvre pour qu'il échoue, dans la douleur et l'humiliation, résumant plusieurs de ses anciens compagnons. Clovis Tritto était traité comme une larve. »

Loin d'être un comportement isolé - et caché -, leurs supérieurs se félicitent de leurs pratiques. Les beuveries, comme la consommation de cocaïne, deviennent une étape nécessaire pour espérer une promotion. Les nouveaux arrivants sont poussés à « exploser la gueule » des bannis du groupe. Leurs torts ? Avoir refusé de boire de l'alcool, de fumer, d'accompagner le groupe lors d'une sortie « massage avec finition » lors de missions à l'étranger, ou simplement être trop docile. « Dans l'esprit collectif de nombreux cadres, un vrai para est quelqu'un qui boit, fume et baise », résume un soldat interrogé par le Parisien.

Un haut gradé, ivre, aurait ainsi intimé à plusieurs militaires, de se mettre à genoux et lui sucer le téton aux cris de « Tête ! Tête ton père ! ». Un autre aurait quant à lui précipité un jeune soldat par terre, avant de le menacer avec un couteau et lui lancer au visage : « Ta soeur je la viole. Ta mère, je la viole. Et toi, je t'égorge comme une grosse merde, c'est compris espèce de bitos ? » La victime de cet épisode d'une grande violence - la scène s'est déroulée devant le reste du régiment -, Alexis Semedo, a ingéré plusieurs plaquettes de Doliprane et de Tramadol, après s'être enfuie dans la forêt.

« On fait tout pour qu'il se suicide »

Rapatrié à Castres après sa tentative de suicide, le militaire est traité de « merde » et de « faible », surnommé « Doliprane ». Le jeune homme a fini par quitter le régiment. « C'était une question de survie », annonce-t-il. En arrêt maladie, Alexis Semedo est considéré comme déserteur. Il continue d'être harcelé sur les réseaux sociaux ; et les pneus de sa voiture ont même été crevés.

« J'ai aussi découvert bien plus tard qu'ils avaient magouillé pour me rapatrier en vol disciplinaire et non sanitaire, s'énerve-t-il. J'ai dû rembourser ma solde, avec des intérêts énormes : plus de 10 000 € alors que j'étais en dépression et que je devais retrouver un travail dans le civil. » Les deux tiers de sa « promotion » sont partis.

« On m'a hurlé dessus comme si j'avais commis un meurtre ! J'ai dû presque m'excuser de ne pas être allé aux putes », révèle de son côté Clovis Tritto, à propos d'une mission en Roumanie. Il passera, en guise de punition, « deux jours à nettoyer un canal plein d'excréments », résume le Parisien. Une tournure qui le pousse au bord de la rupture. Ses chefs ont beau s'en rendre compte, ils n'ont montré aucune once de pitié, confirment des anciens camarades du jeune militaire : « On fait tout pour qu'il se suicide. Dans pas longtemps, il se tirera une balle dans le crâne et il ne nous emmerdera plus ».

Loin d'être le fruit d'une violence isolée, cette affaire est aussi le symptôme d'une radicalisation politique - vers l'extrême droite - de l'armée française. Les témoins interrogés par le Parisien font ainsi état d'un racisme systématisé au sein du Grand huit. Les « bonobo », « négro » ou « bougn » se multiplient au quotidien, assurent-ils. Des photos du cofondateur de Front national (FN), Jean-Marie Le Pen, sont aussi régulièrement partagées sur des messageries privées, « dans l'hilarité générale », rapporte le quotidien. En attendant, Clovis Tritto et ses compagnons espèrent créer un précédent.